

Stœl, qui a analysé la méthode de Pestalozzi dans son livre célèbre : *De l'Allemagne* (1810);—A. Julien, élève de Pestalozzi, qui a publié à Milan, en 1812, un *Précis sur l'institut d'Yverdon* et un *Exposé de la méthode de Pestalozzi*;—F. Cuvier, qui proposait de l'appliquer dans un *Plan d'organisation pour les écoles primaires* (1815);—enfin Ch. Pompée, mort il y a quelques mois, qui vit couronner par l'Institut son *Etude sur la vie et les travaux de Pestalozzi* (1850).

Mais ce qui nous a surtout frappé, c'est l'accueil si différent fait aux idées de Pestalozzi en 1802 par le premier consul de la république française, et en 1807 par le gouvernement prussien.

Pestalozzi fut au nombre des députés envoyés à Paris, en décembre 1802, pour traiter de la réorganisation de la République helvétique. Il en profita pour demander une audience au premier consul et essayer de le convertir à ses idées éducatrices. Elle lui fut refusée. Bonaparte répondit qu'il avait autre chose à faire qu'à discuter des questions d'a, b, c. Néanmoins il chargea le sénateur Monge d'entendre Pestalozzi : "Monge, l'inventeur de la géométrie descriptive, le fondateur de l'école polytechnique, était un esprit large et profond, sérieux et pénétrant : il écouta Pestalozzi avec patience ; il ne se lassa pas de lui demander les explications nécessaires, il le comprit ; puis, après avoir bien réfléchi aux plans qu'il lui proposait, il répondit en quatre mots : *C'est trop pour nous !*"

Plus tard, il est vrai, une commission dont le rapporteur fut M. de Wailly, proviseur du lycée Napoléon, jugeant les résultats obtenus par Naëf, élève de Pestalozzi, dans une école d'orphelins, déclara que la méthode pourrait être fort utile aux enfants que l'on destine aux arts mécaniques ; de son côté, le philosophe Maine de Biran, étant sous-préfet de Bergerac, fit venir dans la Dordogne un professeur formé à Berthoud, afin de recommander les principes de Pestalozzi. Tout cela n'aboutit à aucune réforme sérieuse ; d'ailleurs l'enseignement primaire n'était pas alors organisé et n'existait guère que dans les villes.

Mettons en regard la conduite du gouvernement prussien.

Lorsque Frédéric Guillaume III vit sa monarchie ébranlée par la perte d'une seule bataille (Jéna), il embrassa avec courage le moyen lent de la relever par l'éducation du peuple. Tout le monde s'associa à ses efforts et répondit aux appels éloquents de Fichte qui, dans ses discours prononcés à Berlin durant l'hiver de 1807-1808, proclamait que l'éducation est le seul moyen de relever les peuples et faisait connaître Pestalozzi. La noble reine Louise, retirée à Königsberg, écrivait dans son journal intime : "Je lis *Léonard et Gertrude*. J'aime à me transporter dans ce village de Suisse. Si j'étais maîtresse de mes actions, je me mettrais en voiture, je partirais pour la Suisse, afin de voir Pestalozzi ; je serrerais cordialement sa main, et mes yeux pleins de larmes lui diraient ma reconnaissance." Plus tard, quand Zeller vint appliquer à Königsberg la méthode de Pestalozzi, la reine prit un vif intérêt à cet essai et alla souvent elle-même visiter la nouvelle école.

La Prusse envoya successivement à l'institut de Pestalozzi 17 élèves qui y restèrent chacun trois ans aux frais de l'Etat. La Hollande et le Danemark en envoyèrent aussi, et pour l'Allemagne on en compta jusqu'à quarante à la fois. La Saxe s'appropriait surtout la réforme scolaire de Pestalozzi sous la direction de Justus Blochmann, son ancien élève. Aussi a-t-elle obtenu le premier rang pour l'enseignement primaire aux diverses expositions internationales, et tout récemment à celle de Vienne.

Ajoutons enfin que c'est à Pestalozzi que le savant Ch. Ritter, le rénovateur des études géographiques au dix-

neuvième siècle, a dédié le premier volume de son célèbre ouvrage. Quarante ans après son séjour à Yverdon, il disait : "C'est Pestalozzi qui m'a ouvert la voie, et ce qu'il m'a été donné de faire, je me plais à le lui reporter comme lui appartenant."

L'action puissante qu'exerçait Pestalozzi était toute morale ; elle était due à la chaleur de ses convictions, à la simplicité et à l'enchaînement de sa méthode, enfin au plaisir que l'élève éprouvait à ce qui lui semblait une découverte personnelle.

La vie de cet illustre pédagogue fut semée d'inquiétudes et de peines de tous genres ; les unes venaient de ses propres maladresses, surtout de son imprévoyance, les autres lui étaient causées par certains de ses collaborateurs, par ceux à qui il avait ouvert son âme et qu'il avait honorés de sa confiance.

Nous allons esquisser rapidement cette carrière agitée en prenant pour guide l'intéressant ouvrage de M. de Guimps.

Ce fut le 12 janvier 1716 que naquit à Zurich Henri Pestalozzi ; il descendait d'une famille italienne qui avait dû s'exiler après avoir embrassé le protestantisme. Son père, chirurgien d'une certaine réputation, mourut cinq ans après, laissant à sa veuve très-peu de fortune et trois enfants à élever. Il avait recommandé sur son lit de mort à sa bonne servante Babeli de ne pas abandonner sa femme et ses enfants ; grâce à l'ingénieuse économie de cette fille dévouée, Mme Pestalozzi put élever convenablement ses enfants et garder un rang honorable à Zurich. Les impressions de son enfance agirent fortement sur Pestalozzi : "Elevé, nous dit M. de Guimps, par des femmes seulement, privé de l'influence virile d'un père, né d'ailleurs avec un corps chétif, il demeura timide, mobile, impressionnable, et on a pu dire qu'il y avait en lui *autant de la femme que de l'homme*."—"Dès mon enfance, dit-il lui-même, j'ai toujours été le jouet de tout le monde. De petits enfants, mes camarades d'école, m'envoyaient déjà où ils ne se souciaient point d'aller, et j'y allais ; je faisais tout ce qu'ils voulaient. Quoique assidu au travail et apprenant bien certaines choses, je n'avais pas du tout leur habileté dans les exercices de chaque jour."

A partir de l'âge de neuf ans, le jeune Henri alla chaque année passer ses vacances chez son grand-père, pasteur à Hönngg, village à une lieue de Zurich. C'est là qu'il conçut la première idée de cette vie de dévouement à laquelle il devait se consacrer plus tard. Il était heureux de s'associer selon ses forces au bien que faisait son aïeul aux paysans de sa paroisse, et il résolut d'être pasteur à son tour.

Parvenu au terme de ses études théologiques, il échoua complètement comme prédicateur, ce qui le fit renoncer à la carrière ecclésiastique pour l'étude du droit.

Là encore il était animé du désir de venir en aide à ses semblables. Il prit part à un mouvement libéral qui avait pour but d'affranchir les populations des campagnes de la domination de quelques familles privilégiées de Zurich, mais la tentative n'eut pas de succès. Pestalozzi, condamné à une amende, affligé de l'exil d'un de ses amis, renoua enfin à toute carrière publique pour tourner ses pensées vers l'agriculture.

Quand il se rendit à Kirchberg, près de Berne, en 1767 pour faire, auprès de Tschiffeli, l'apprentissage des travaux agricoles, il était fiancé à Anna Schultess, plus âgée que lui de sept ans et qu'il avait connue dès son enfance. Il avait su gagner son affection par la bonté de son cœur et l'étendue de son esprit et lui faire accepter ses projets de vie champêtre, embellis de vœux philanthropiques.

Il l'épousa en 1769, après avoir acquis un domaine d'une centaine de journaux dans la plaine de Birr, en Argovie,